

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



**LA QUASI-MODO
DE SURÊNE;
OU
LES TOUT COMME.**

LE jour de Quasi - modo j'étois sorti de Paris, & voyant la campagne s'étendre & se découvrir devant moi, je continuai ma promenade. Je m'éloignois d'un théâtre où s'agitoient de puissans intérêts; la liberté d'un Peuple aux prises avec l'égoïsme des Grands; l'esprit public renaissant de la corruption générale; le Clergé se couvrant d'une égide sacrée, & protestant avec une armée de Moines que si le don n'étoit gratuit, l'Arche sainte seroit profanée; les Parlemens dans une crise presque convulsive, se débattant au milieu des trois Ordres qui sembloient également les repousser; mais à mesure que j'avançois, une scène plus agréable s'emparoit de toutes mes facultés. La nature à peine échappée des débris de l'hiver, montrant aux peuples acca-

A

10 May, 89.

blés la riche espérance d'une moisson abondante. Voilà donc , me disois-je , en admirant la riante verdure des plaines , le gage touchant d'une nouvelle prospérité ! Puissent pour cette fois échapper au Monopole & à l'Etranger ces moissons qu'à peine peut attendre le cultivateur affamé ! le souvenir des maux d'une grande Capitale , ou plutôt d'un grand Royaume , ne tint pas long-tems contre l'impression de plaisir que tous les objets du printems faisoient entrer à la fois dans mon ame ; l'espérance sur-tout de voir dans ce même printems , lorsque la nature se rajeunissoit , l'Etat se rajeunir aussi sous un Roi qui étoit jeune lui-même , portoit à mon esprit une idée si vivifiante , qu'en un moment je me sentis comme transporté hors de moi , & livré tout entier aux objets séduisans qui m'environnoient.

Je continuois de marcher , enivré pour ainsi dire par ces sensations douces , jusqu'au pont de Neuilly , où j'entendis venir à grand trot derriere moi une voiture chargée d'hommes , de femmes & d'enfans.

Je m'arrêtai un moment pour considérer ce groupe étrange qui dans son ensemble & dans sa gaieté avoit quelque chose de très-piquant pour moi, lorsque le guide de la voiture, qui étoit une assez bonne grosse Fermière, me demanda avec de grands éclats de rire si je voulois monter; & les petits-enfans aussitôt de crier en riant, voulez-vous monter? Moi qui ai toujours aimé les femmes & les petits-enfans, charmé de leur invitation, j'arrête mon coche rustique, & je leur dis en gambadant, très-certainement je veux monter; mais où allez-vous? au Calvaire, reprit l'une d'elles. Et aussitôt je m'embarque, en riant, pour le Calvaire.

Nous gravissons la petite montée de Neuilly; nous voyons bientôt s'aggrandir l'horison, & s'étendre les plaines qui fuient & s'abaissent devant Saint - Germain; enfin tournant à gauche, nous montons lentement ce mont religieux qui étoit l'objet & le terme de notre voyage. Nous nous arrêtons souvent pour découvrir les

objets nouveaux que nous découvroit à chaque pas un nouvel horison.

Ah, Dieu ! s'écria l'une de ces bonnes femmes ! quel dommage que tous ces bleds que je vois ne soient pas pour nous ! Et non, reprit une autre, c'est pour MM. du Parlement, du Clergé, ou de la Noblesse ; & qu'est-ce que cela fait, dit une troisieme personne ? ces Messieurs ne mangeront pas tout. Parbleu, repris-je, quelques Gargantuas qu'ils soient, il faut bien qu'ils nous en laissent notre part ; leur ventre, si je ne me trompe, n'est pas plus gros que le mien. Elles se prirent à rire, & l'une des petites filles vint à frapper sur mon ventre, comme sur un tambour, en disant que je n'en avois point : ce qui fit rire beaucoup la bonne maman qui ajouta ; ce n'est pas selon le plus ou le moins de ventre que ces Messieurs mangent leurs bleds. Ils les cachent pour les vendre plus cher, & comme nous avons très-peu d'argent, le plus grand estomac est celui quelquefois qui en a le moins. Eh mais, leur dis-je, Mesdames,

c'est votre faute. — Comment c'est notre faute, reprirent-elles unanimement ! vous ne savez donc pas que s'ils pouvoient l'enfourer, comme très-certainement ils le font, pour en avoir seulement deux sous de plus, ils le feroient. — Je le fais bien, repris-je, tous ces Messieurs ne valent pas mieux que nous ; pardon, Mesdames, je veux dire qu'à leur place nous ferions comme eux.

Si vous eussiez vu à l'instant quels regards elles attachoient sur moi ! — Est-ce bien au pied du Calvaire, me dit l'une d'elles, que vous prétendez que nous ferions comme eux ? — Très-certainement, repris-je ; c'est au pied du Calvaire, & même quand vous le voudrez, je vous dirai, aux vôtres, que tout ceci est votre faute ; mais pure faute. — Elles se consultèrent un moment des yeux, pour se demander s'il ne falloit pas me faire expier ce blasphème. Tenez, leur dis-je, les hommes font ce qu'on les fait. Vous avez permis à ces MM. de cacher leurs bleds ; ils les ont cachés. Si pour l'année prochaine vous dénoncez au Gouvernement ceux qui retiendront les

leurs , le Gouvernement les forcera à les porter au marché ; & s'ils ne les y portent pas , — eh bien , que faudra-t-il faire ? — Les y porter vous-même. Vous verrez que la fantaisie ne leur prendra plus de les enfouir , pour vous les vendre plus cher , en vous affamant. Mais il ne faut pas les brûler , ni les jeter à l'eau , parce qu'avec du bled noyé ou brûlé , on fait de fort mauvais pain. Enfin , je vis à ma grande satisfaction que les pierres qu'elles amassoient déjà tomboient de leurs mains. Il ne me fût pas difficile de leur faire comprendre que les hommes ne faisoient le bien , qu'autant qu'ils y étoient forcés ; & que la maniere la plus expéditive étoit de livrer au mépris tous ceux qui ne vouloient pas s'y porter d'eux-mêmes. Ce qui me raccommoda parfaitement avec toute la compagnie.

Nous continuâmes de monter. Paris se découvrit en entier , lorsque la plus joyeuse s'écria , mon Dieu ! que de nichées je vois dans tout cet amas de murailles ! que d'hommes ! que de femmes ! que de bruit !

& la nuit , quel silence singulier ! Il est plaisant de songer comme tout cela dort , ou ne dort pas ! — Les uns plutôt , les autres plus tard , Madame. Tout cela ne fait rien à la chose , pourvu qu'elle se fasse bien. A quelle heure dormez-vous ? — Mais , si je ne dors pas , Monsieur ! — Eh , bien , à quelle heure donc ne dormez-vous pas ? Car voyez , tout ceci est fort indifférent. L'essentiel est que nos États-Généraux pourvoient d'une manière certaine à la sûreté & à l'approvisionnement de toutes ces nichées. Il faudroit bien , dit le Patriarche de la bande , pourvoir à notre dîner , quand vous aurez fait vos *Oremus* ; ou , si vous m'en croyez , nous boirons pinte ici , & nous descendrons à Surêne : nous irons dîner avec le compere Benoit. D'ailleurs , il y a bal aujourd'hui , & Javotte , ainsi que vous , Mesdames , vous danserez , ou verrez danser : quant à nous autres & Monsieur , nous boirons. Le compere Benoit est un brave homme qui reçoit volontiers les honnêtes gens ; c'est un excellent Cabaretier , dont le vin n'est pas cher ,

& il est homme de joie , car tous les dimanches , il a les violons chez lui. Nous lui demanderons des nouvelles de son procès.

Pour me rendre agréable au Compere de M. Benoît , j'acceptai d'abord l'offre de la pinte , après que les Dames auroient dit leurs prières. Elles furent courtes. L'air nous avoit donné de l'appétit , & j'eus l'honneur d'offrir aux petits enfans des gâteaux , du lait , des œufs ; la pinte fut pour les Dames & pour nous. Comme elles étoient en gaieté , & que je voulois leur plaire , ainsi qu'à ces M M. je fis venir une autre pinte , pour boire à la santé du Compere , puis une autre , puis encore une autre , de maniere que chacun de nous se trouva disposé à faire d'excellentes observations sur toutes les affaires du tems. Et voici ce que me dit l'ami du Compere Benoît.

Ne trouvez-vous pas plaisant de voir ces Freres ou Moines juchés comme des chapons sur la croupe de cette montagne ? De quelle utilité y sont-ils ? Je pense qu'au-

trefois, dans l'ancien tems, M. le Curé de Surêne les y aura postés comme des sentinelles contre les huguenots. Sa femme trouva qu'il parloit très-irréligieusement, parce qu'enfin ils avoient grand soin de la parure du bon Dieu, & que tous ceux d'ailleurs qui visitoient le saint hermitage s'en retournoient fort joyeux, & nourrissoient les pauvres enfans du bac. — Allons donc, femme, ne savez-vous pas que l'argent de ce bac est pour d'autres? Et n'est-ce pas sur l'eau comme sur terre? Les grands travailleurs sont les gagne-petits: parce qu'il a plu à Dieu de mettre là une rivière, il faut qu'il plaise à des Fermiers de faire payer le passage; ce sont d'autres barrières qui interviennent entre nous & celles que la nature a déjà posées. Mais qu'est-ce que cela fait aux Solitaires du Calvaire? Et pourquoi sont-ils-là si ce ne sont des sentinelles pour surveiller Surêne? Eux & tous leurs semblables moines ou freres, solitaires ou mondains, ne valent pas ce verre de vin que je tiens. A ta fanté, ma femme, & à toute la

compagnie ; car tiens , écoute-moi , ou ils travaillent , ou ils ne font rien : s'ils ne font rien , pourquoi font-ils sur terre ? Le porc de S. Antoine n'y fut pas mis , même à cette condition-là : il nourrit après sa mort , & ceux-ci nous dévorent pendant qu'ils vivent. S'ils travaillent , qu'ont-ils besoin d'être moines ? Ne peuvent-ils pas aller vêtus comme toi , comme moi ? Que diable ! on se ressemble déjà par le nez , pourquoi ne pas se ressembler par les vêtemens ?

Ma foi , lui dis-je , Monsieur , vous raisonnez d'un grand sens , & si j'étois femme , je ne me laisserois approcher d'aucun de ces vilains moines , quand même ils feroient Chanoines. La terre a déjà assez de ronces , il ne faut pas y ajouter les épines , ni les gratte-culs (1). — Vous avez raison ; mais comment vous appelez-vous , me dit-il , que je ne vous dise pas toujours , Monsieur tout court ? — Publius , & vous ? — Trompette , à votre service , M. Publius. Voilà ma femme , voilà ma petite Javotte ; celle-ci est la cousine de ma

(1) Nom donné par les Payfans à l'Eglanterie.

femme , mariée à M. Deury que vous voyez ; & voilà nos enfans , tous à votre service , puisque vous n'aimez pas les moines. — Non , très-certainement , repris-je. Comment aimerois-je des gens qui volent la dixme sur les pauvres laboureurs ? — Cela ne se peut pas ! oh non , cela ne se peut pas , s'écrièrent-ils en chorus , & Javotte d'une assez jolie voix chanta deux fois , *Cela ne se peut pas , cela ne se peut pas*. — Eh , mais , repris-je , Mlle. Javotte a une très-jolie voix , je pense qu'elle dansera fort bien chez le Compere Benoît. Achéons notre pinte , & puis nous irons danser. M. Trompette frappa deux fois ; l'hôte vint au bruit du pot , avec un autre pot dans sa main. Notre décompte , lui dit-il : — tout est payé , reprit l'hôte , en me montrant. Ma foi , M. Publius , c'est fort joli à vous ; mais pour celle-ci je la retiens , & nous coulerons les moines à fond. Croiriez-vous qu'une fois , en voyage , je fis rencontre d'un Capucin qui me grisa , & qui paya tout l'écot ? — S'il vous grisa , M. Trompette , je n'en suis pas sur-

pris : ces barbes-là sont toujours en état de grace. Mais qu'il ait payé , voilà ce qui m'étonne , ils n'ont point d'argent. — Vous le croyez ! eh bien , il faut que je vous détrompe. Celui-ci faisoit des sermons , disoit la Messe , & par fois vendoit des billets de confession aux vieux garçons qui vouloient se marier , & qui avoient oublié jusqu'à leur *meâ culpâ*. — Vendoit ! reprit Mad. Trompette , vendoit ! comme si l'on vendoit la confession ! — Oui , parbleu , vendoit. Eh ! que vous seriez bien aîsés d'acheter quelquefois une bonne absolution ! Mais , suffit que vous ne saurez pas où est mon Capucin. Oui , vendoit , non pas à deniers comptans. On fourroit dans un chiffon de papier quelques pièces de trois livres , ou de six. On s'en alloit , & c'est avec un de ces papiers que moi , moi , Jean Trompette , qui le fais bien , puisque , parbleu , je fus gris. Vrai , M. Publius , vrai comme je vous le dis. Et vous voulez que je soutienne des moines qui m'ont grisé ! Il faudroit être ivre pour cela. Allons donc ! , Madame Trompette ,

quel plaisir pouvez-vous avoir à défendre un capuchon ?

Je ne fais si c'étoit la dernière pinte , ou le souvenir du Capucin , qui échauffoit un peu le cerveau de M. Trompette ; mais je vis qu'il étoit tems de descendre chez le Compere Benoît ; & nous partîmes , moi , donnant le bras à Mad. Trompette qui me disoit , chemin faisant , qu'elle n'auroit jamais pu croire qu'un Capucin fût d'une belle figure , sans le Capucin qui avoit grisé son mari ! C'étoit une tête de S. Pierre , & il avoit été Officier du Roi. « Ce fut , comme je l'ai su de lui-même , » par humanité qu'il se fit Capucin , par- » ce qu'il n'avoit pas voulu tuer un jeune » Officier , son ami , qui lui avoit donné » un soufflet ».

Je dis à Madame Trompette qu'il étoit malheureux qu'un Officier si humain n'eût pas été Cardinal , parce qu'il seroit arrivé , ou qu'il n'auroit pas grisé M. Trompette , ou qu'il l'auroit grisé avec du meilleur vin , du *Lacryma Christi*. Je lui expliquai ce mot , en lui disant que c'étoit le vin qu'on ser-

voit au Pape & aux Cardinaux qui n'avoient pas voulu tuer leurs freres, ou qui n'en avoient fait tuer qu'un petit nombre, seulement pour essayer comment cela prendroit. Je lui racontai comment à Florence, un Cardinal, neveu & fils de Pape, avoit bu du *Lacryma Christi*, après avoir, le jour de Pâques, donné pour signal d'un exécrationnable assassinat, l'instant de l'élévation, pendant qu'il célébroit pontificalement la grand'Messe : & vous remarquerez bien, lui dis-je, que l'Eglise étoit pleine, parce qu'alors on alloit beaucoup à la grand'Messe. Mais je la vis frissonner, & pour dissiper cette impression de terreur, je lui dis que j'aimois beaucoup mieux le Capucin, quoiqu'il ne fût ni Cardinal, ni fils de Pape. Ah ! reprit-elle en soupirant, je vous assure que jamais à pareil prix il n'auroit voulu boire du *Lacryma Christi*. C'est, repartis-je, que votre Capucin n'étoit pas le premier Capucin du monde dans le premier Ordre de la société.

Le Cardinal, fils du Pape, continua sa

boisson favorite , pendant que ses complices furent pendus ou roués. Mais c'est que malheureusement pour eux ils n'étoient ni fils de Pape , ni Cardinaux du premier ordre.—Comment l'entendez-vous donc ? Vous parlez de ces M M. comme s'ils étoient d'un premier lit ! Est-ce qu'ils ont eu un autre pere qu'Adam , ou viennent-ils du fils aîné ? — Il faut bien, Mad. Trompette , qu'il en soit quelque chose ; ce sont autant de *Cain* pour leurs freres du Tiers-état. Mais je ne fais à qui appartient la mâchoire dont ils affomment tant de pauvres *Abel*.

Je n'avois pas achevé qu'un lièvre se leva à nos pieds, & alla se réfugier parmi une douzaine d'autres qui sembloient se mocquer de nous. Mais voyez-donc quelle impudence , dit M. Trompette ! Ne diroit-on pas qu'ils sont-là comme des Inspecteurs de Police ? de quel front ils nous regardent ! Ce sont de vrais mouchards.

Vous ne savez-donc pas , lui observa M. Deury , que les lièvres ont autant d'esprit que nous. Ils voient que nous n'avons

pas de fusil, ils nous mangent. Eux & les lapins sont nos vrais lions. Il n'y a pas jusqu'à la perdrix qui ne soit une panthère. C'est la bête du Gévaudan.

J'observai à M. Deury que c'étoit à tort qu'il parloit ainsi, qu'outre le plaisir de voir des Provinces entières réduites en basse-cour, on avoit aussi le plaisir de les mettre à la broche. Ce n'est donc pas le plus dangereux des abus. Les moines, vous en conviendrez, le sont tout au moins autant; & jamais on ne s'est avisé d'en mettre en broche, si ce n'est au Paraguay, quand on y mangeoit du Jésuite. Ajoutez, M. Deury, qu'à cette utilité d'avoir une basse-cour si bien fournie, se joint celle de former des héros pour la guerre. Si le Maréchal de Saxe n'avoit pas été grand chasseur, il n'auroit pas chassé les Anglais à Fontenoy.

M. Trompette se crut autorisé par cet exemple à se former dans l'art des Héros: il empoigna un lourd caillou, dont il étendit par terre un de nos ennemis domestiques; Javotte court aussi rapide qu'un épervier,

épervier , palpitante de plaisir , & en même tems émue de pitié , elle s'arrête incertaine de ce qu'elle fera , lorsqu'un garde sort d'une haie qui le tenoit caché , & menace d'un tube meurtrier l'assassin du pauvre lièvre. M. Deury n'eut que le tems de lui arracher son fusil ; gredin , lui dit-il , en lui poussant la crosse dans le ventre , pour un lièvre tuer un homme ! Sauve-toi bien vite , ou si tu fais l'insolent , tes camarades & toi , vous pourriez bien finir par être nos lièvres.

Mad. Trompette se mouroit de frayeur , même après le départ du garde dont on avoit cassé le fusil ; elle fit des reproches amers à M. Deury , sur les conséquences que pourroit avoir cette violence. Vous ne songez donc pas que c'est sur les plaisirs peut-être d'un Prince ! Et parbleu , dit son mari , quand ce seroit ceux d'un Empereur , faut-il que j'aille aux galeres , ou que je sois tué pour un lièvre ? Qu'en pensez-vous , M. Publius ?

Je pense , lui dis-je , mais il y a bien long-tems , qu'autrefois chacun tuoit tous

les lièvres qu'il pouvoit. Nous n'avons conservé que le droit de tuer les loups : que voulez-vous faire à cela ? C'est toujours une fort belle chasse que de tuer un loup ; & je suis d'avis que nous conservions ce privilège , seul reste de tant d'autres qu'on nous a ôtés. Nous dirons , s'il faut encore le céder , comme dit le Clergé , du don gratuit : si nous avons résisté , c'étoit pour rappeler le droit qui étoit commun à tous ; si nous n'avons pas abandonné la chasse aux loups , c'étoit pour montrer que nous avions droit à la chasse primitive de tous les animaux. Mais , croyez-moi , crainte d'accident , laissons - là le lièvre. S'expose aux galères qui voudra le ramasser. Non , de par tous les diables , reprit M. Trompette , puisque j'ai eu l'esprit de le tuer , j'aurai bien celui de l'emporter : de fait , il le saisit par les deux pattes de derriere , & marcha devant nous , avec une espèce de triomphe jusqu'à la maison de M. Benoît , qui étoit aussi gaie que le Calvaire nous avoit paru triste. Une foule de tables étoient dressées ; les fumets les plus exquis

caressoient l'odorat , & invitoient le mangeur le plus indolent : le vin ruisseloit , pur & rouge , comme une effusion de rubis ; on buvoit , on mangeoit , on dansoit : deux ou trois violons rustiques animoient plusieurs groupes champêtres , qui alloient , venoient , trépignoient , le cœur plus rempli d'allégresse que l'oreille n'étoit frappée de la cadence. De jeunes filles , parmi lesquelles Javotte se hâta de prendre place , formoient une danse séparée , au son des mêmes instrumens. C'étoit un vrai plaisir de voir toutes ces jeunes filles dans leurs mouvemens faire des éclipses alternatives de leurs charmes rembrunis ; leurs visages animés ne dispa- roissoient que pour se remontrer avec plus d'allégresse. Je fus si enchanté du plaisir qui respiroit sur leurs visages émus que , pour les encourager encore plus , & sur-tout pour leur donner une espèce de récompense , je pris sur une des tables la plus superbe de toutes les poires. Nouveau Pâris , je la montre , en la tenant par la queue , & après en avoir fait admirer tou-

tes les qualités , cette poire , leur dis-je , je la destine , non à la plus belle , vous l'êtes toutes , mais à celle qui au jugement de ses compagnes aura le mieux dansé. Et pour preuve de mes intentions , j'allai déposer ce prix magnifique entre les mains d'un Musicien Suisse , qui la reçut avec le sang-froid d'un homme qui est tout à sa contredanse. Aussitôt la danse se ranime avec plus de vivacité ; chacune d'elles veut mériter , sinon cette belle poire , au moins le jugement de ses compagnes. Pour moi je retournai à une table où M. Benoît avoit placé tous nos compagnons de voyage.

Il y avoit là une livrée de Procureur , avec une autre d'Eglise , M. Benoît , & quelques autres qui m'étoient également inconnus. Mais pour bien dîner , il n'est pas nécessaire de connoître tous les convives. Je mangeai fort bien , & j'écoutai encore mieux la conversation singulière qui étoit sur le tapis.

Il s'agissoit du pain. Le Procureur avoit avancé que le bled étant rare dans le Royaume , il n'étoit pas surprenant que le

prix de cette denrée eut haussé. Madame Deury ne pouvoit concevoir cette raison qui étoit celle de tous les convives. Si de le payer fort cher, disoit-elle, cela en mettoit de plus dans les greniers, à la bonne heure; mais puisque cela n'y peut pas ajouter un seul boisseau, je pense qu'il est inhumain d'en augmenter le prix, à moins qu'on ne veuille nous faire mourir de faim.

Je fus frappé de l'ingénuité de son raisonnement, & il me parut appuyé sur la plus forte de toutes les raisons, la nécessité du salut de tous à laquelle tous les citoyens doivent sacrifier leurs propriétés particulières. Certainement, ajouta-t-elle, on a droit d'y contraindre tous ceux dont les greniers sont remplis. Le seul droit qu'ils puissent réclamer, c'est qu'on leur laisse leur provision de famille. Le reste ne leur appartient pas plus que les vivres d'un vaisseau n'appartiennent au Capitaine; chacun y est pour sa vie, & l'on a droit de les contraindre au partage. D'ailleurs tous ces marchands de bled sont des gens qui trafiquent de la mort & de la vie du Citoyen. C'est

odieux ! & quand je serai à Paris , je les recommanderai à MM. du Tiers , afin qu'à l'ouverture des Etats , le pain soit remis à un prix modéré ; parce que la première loi est celle de vivre. — Mais , c'est que vous avez grande & très-grande raison , dit Madame Trompette. Je suis étonnée que M. Necker , n'ait pas fait ordonner de leur *courir sus*. L'homme du Clergé observa que M. Necker , vouloit qu'on observât strictement le droit de propriété. Il ajouta que le Gouvernement , attentif aux besoins du Peuple , faisoit venir des bleds de tous côtés ; qu'aussitôt qu'ils seroient en France , les Accapareurs seroient forcés par cette concurrence d'ouvrir leurs greniers : qu'à la vérité on les avoit engagés à les ouvrir plutôt ; que même il y avoit eu des ordres là-dessus ; mais qu'il étoit presque impossible d'émouvoir les entrailles de ces monstres carnaciers que la seule faim des autres pouvoit engraisser. Mais , reprit le Compere Benoît , voyez comme à Surêne nous avons plus de bon sens qu'il n'y en a dans tout votre Paris.

— Et qu'aurez-vous fait à Surène , lui dis-je. — Une chose toute simple. Nous aurions promis une récompense à celui ou celle qui nous auroit dénoncé un magasin. La vérification faite , nous serions entrés chez le magasinier ; puis lui payant son bled au taux que la justice , l'ordre & le besoin pressant de l'humanité nous auroient dicté , nous aurions porté dans le marché de Surène la fourmillière entière , si vous en exceptez le petit approvisionnement nécessaire à ses besoins. Et vous auriez vu comment cet exemple eut été une bonne leçon pour les autres ; ils auroient craint tout à la fois de se rendre odieux , & d'être contraints à se défaire de leurs bleds. Peut-être même qu'à Surène nous aurions sévi contre de telles gens , & livré , à la justice , des hommes assez inhumains pour calculer avidement leurs profits sur le déperissement de leurs semblables. C'est faute de surveiller de pareilles gens , que nous sommes malheureux. — Voyez le Ciel de la France , comme il est beau ! Quel bonheur ne promet-il pas à

tous ses Habitans ! Mais il nous est survenu de Versailles tant d'ouragans , qu'il est clair que si Versailles n'eût pas existé , nous pouvions tous être heureux.

Votre observation pour le passé , lui dis-je , a bien quelque fondement. Mais aujourd'hui voyez comme l'air de ce pays-là est pur ! — Et oui , reprit-il. L'horison s'éclaircit : le Roi se communique à son peuple ! C'est qu'en effet pour que lui-même soit heureux , ainsi que nous , il faut qu'il nous voie , qu'il nous entende , qu'il vive au milieu de nous , comme un pere , parmi ses enfans. Ce n'est pas sur le front d'un Courtisan qu'il lira une calamité publique ; c'est sur le visage de nous autres. Il faut espérer , dit M. Trompette , que nous ne verrons plus de Princes , ni de Seigneurs ajuster avec leurs carabines de pauvres couvreurs de toit , comme un chasseur ajuste une alouette qui chante dans les airs. — Ah ! parbleu , dit-il , en jurant , je vous en réponds. Nous connoissons nos droits ; & nous tuerons qui voudra nous tuer. *Par la dignité de l'homme ,*

savez-vous que nous autres Surênois, nous vous regardons, vous Parisiens, comme de vrais moutons. — Choqué de cette comparaison, je le priai de s'expliquer. — Comment, dit-il ! deux chevaux, un cocher vous écrasent tous les jours, au détour d'une rue, dans un carrefour, à la descente d'un pont, au sortir d'un spectacle ! Et depuis que cela dure, vous êtes aussi moutons que le premier jour ! On dit même que ces grandes moustaches de cochers vous sillonnent impunément le visage, & vous arrachent un œil, aussi lestement que s'ils jouoient à la bague. Vive Dieu ! Vous êtes indignes d'être Surênois. Aussi n'avez-vous pas une Rosière. Vos bras, prêts à arrêter un Grand, sont saisis tout à coup d'une espèce de paralysie, celle de la considération. Vous ne savez vous prêter aucun secours ; vous marchez, pressés dans vos rues, étrangers à l'humanité, autant que vous l'êtes les uns aux autres. Mais nous ! vive Surêne, & la rivière qui nous cotoie ! — Amenez-nous des cochers insolents, & vous verrez !

Je lui observai que cet abus cruel venoit des formalités autrefois adoptées par la police, & par les hommes de loix. Je lui dis que dans un tumulte la garde avoit été long-tems dans l'usage d'emmenner tous ceux qu'elle trouvoit ainsi attroupés; que souvent il avoit été aussi dangereux de secourir un homme oppressé, que si on avoit été son meurtrier; qu'enfin la prison avoit quelquefois été la couronne civique, dont les anciens honoroient celui qui sauvait la vie à un Citoyen; après lui avoir expliqué ce mot *Civique*, j'ajoutai qu'il n'étoit pas étonnant qu'une impression de cette nature ne fût pas effacée, même quand sa cause n'existoit plus. Je lui racontai qu'à mon arrivée à Paris, il y a trente ans, on effrayoit ma jeunesse par la menace de ce danger, comme on fait peur du loup à un enfant qui crie.

Il n'y a pas là d'enfant, reprit-il, je n'y vois que lâcheté, indifférence entière pour l'homme, & un outrage affreux à l'humanité. Suffit, ajouta-t-il, amenez-nous vos cabriolets, vos jeunes poudrés, & vos Croix de Saint-Louis. Vous verrez s'ils

nous écrasent. Ils ont voulu se rendre les maîtres dans notre assemblée du Tiers. Comme nous les avons rembarrés ! Oh parbleu , oui ; vous verrez que , parce qu'ils ont un ruban , ils auront plus de droits que nous. Ah ! que nenni ! Nous ferons tout pour le Roi ; c'est bien, Compere , dit Trompette ; oui , faisons tout pour le Roi ; c'est qu'il est bon , le Roi , s'écrièrent les Dames ; eh ! oui , faisons tout pour le Roi. Cela fut dit en chorus. « Tout pour le Roi ; — Mais rien , pour » les Croix , continua le Compere ». Est-ce qu'ils ne vouloient pas nous représenter ? Comme si nous avions besoin d'autres que de nous. Du bon sens , de la probité , & parbleu en faut-il davantage , pour dire où le bât nous blesse ? — C'est-à-cela , Compere : Vive le Roi , & baste de ces MM. — Le Roi ? Nous voulons qu'il soit despote. — Oui , despote ! Nous le voulons. Mais , leur dis-je , comment l'entendez-vous donc ? — Comment ! c'est très-simple. Qu'il ait sa pension ; une somme , là , son argent pour lui seul , & qu'il

en fasse ce qu'il voudra. C'est simple, c'est juste. Il doit être despote, ne se mêler de rien, vivre enfin gaiement, tranquille, ma foi, comme il le mérite. Est-ce qu'il ne cherche pas à nous rendre heureux ?

Nous en étions là, lorsque Javotte vint les yeux rouges avec ses petites compagnes m'avertir que le prix de la danse lui avoit été accordé ; mais que le Soldat Suisse, au lieu de lui donner la poire, avoit toujours continué son violon, sans leur répondre. Je me levai, en souriant, & lui dis ; vous verrez, Mademoiselle Javotte, que je suis bien le despote de ma poire, & que votre Soldat Suisse me la rendra. J'allai donc très-honnêtement la lui redemander. Le Musicien toujours flegmatique fit jurer son archet, épouvanta les petites filles d'une grimace, & sans jeter même un regard sur moi, continua sa contredanse. Enfin j'élevai la voix ; il se mit à rire, parce que je suis petit de taille, & que j'ai la voix foible. Je criai plus fort ; il redoubla de sérieux. Impatienté, j'osai le menacer ; il fut plus sérieux encore. Alors je lui dis

tout ce que la colere put m'inspirer. Il n'en fut pas plus ému que de mes premières civilités. Voyant que je ne pouvois remuer l'immobilité de cet étrange Musicien , je cherchai à consoler nos petites danseuses. Ce qui ne fut pas difficile. Elles-mêmes m'en inspirèrent les moyens ; elles me prirent par le bras , & me conduisant à travers la cuisine de M. Benoît , nous arrivâmes auprès d'une fruitière qui avoit une provision , aussi magnifique , que variée. J'achetai donc la plus belle poire , pour la présenter à Mademoiselle Javotte. Les autres petites filles très-poliment me représentèrent qu'elles avoient aussi très-bien dansé. Je répondis, comme je le devois , à leur observation. Je distribuois mes présents , quand survint une foule de petits garçons qui me dirent aussi qu'ils avoient dansé ; si bien que la fruitière fit une journée complete. Cependant la foule grossissoit ; on s'étoit dit, voilà M. Publius qui donne des pommes aux petites filles & des noix aux petits garçons. Il eut fallu vingt pommiers pour y suffire ; car

les grandes filles , & jusqu'à leurs meres s'étoient approchées , à l'exception d'une jeune personne timide qui portoit le visage d'une Vierge. Comme on me dit que c'étoit une Rosiere , je lui offris respectueusement deux pommes d'apy , images du joli incarnat qui brilloit sur son visage ; puis m'adressant à la foule des autres ; c'est dommage pour vous , leur dis-je , que vous ne soyez pas Rosieres. Ce ne sont pas des pommes d'apy que je dois vous offrir. Mais serviteur pour aujourd'hui. Mon départ fut suivi de mille acclamations ; & jettant un coup d'œil respectueux sur la Rosiere , je la vis s'embellir , comme je passois , d'un incarnat un peu plus vif. Ce qui me fit beaucoup de plaisir. Quelle pomme n'aurois-je pas donnée pour le sourire naïf de l'innocente & belle Rosiere !

Comme je traversois la cuisine , pour rejoindre ma compagnie , j'entendis appeler Riverol ; & considérant de plus près celui à qui s'adressoient ces paroles , je lui trouvai un visage assez vermeil , & beaucoup de ressemblance avec un homme

du plus grand mérite, le génie le plus célèbre de Paris. Cette ressemblance me frappa, l'accent de nos Provinces méridionales, & cette identité de figure me jettoient dans des conjectures extravagantes. Comment imaginer qu'un petit garçon de cuisine fût allié à l'honorable Comte de Riverol ! eh, non, me dis-je ; c'est impossible. Quels rapports la nature va t-elle mettre entre les traits d'un homme qui tourne la broche, & ceux d'un Comte si distingué, ne fût-ce que par son Almanach des Grands-Hommes ? Cependant comme ces jeux singuliers du hazard donnent quelquefois lieu à des circonstances encore plus singulieres, je m'approchai du petit Marmiton, & je lui demandai de quel pays il étoit, & si véritablement il s'appelloit M. Riverol. En doutez-vous, reprit-il ! demandez-le à mes Cousins, tous deux à Paris si fameux, & tous deux comme moi de Bagnol. Il n'avoit pas achevé que je le traitai avec le respect dû à un génie naissant. Charmé de le voir ainsi s'émerveiller pour le dîner, je l'enlevai pour

un moment à ses fonctions publiques ; & le présentant à mes Convives , je le priai de s'asseoir *au haut-bout* de la table. Ce *au haut-bout* le fit rire. Je lui en demandai le motif. C'est que nous autres , dit-il , nous avons une harmonie naturelle ; & que jamais je n'ai vu dans les œuvres de mes Cousins le Comte & le Chevalier de Riv. — *au haut-bout* — soit , lui dis-je , un peu piqué : ce n'est point comme vos Cousins. Ce n'en est que mieux. Mangez & buvez ; ou passez *au bas-bout* — *bas-bout* ; quelle étrange harmonie , on diroit presque un *bam-bou* ; je m'apperçus en effet que je parlois fort mal ; mais j'en fus plus outré , & m'adressant à cet espiègle de *Bamboche* , je chassai *le haut & le bas-bout* , me réservant , dans l'occasion le *gros-bout* , même contre les *arriere-petits-Cousins*.

Quoiqu'il fût parti , j'étois encore un peu ému , & je prêtois à peine attention à la conversation politique du Compere Benoît. Je l'avois laissé étayant le despotisme du Roi , de la meilleure foi du monde.

Et

de. Et à mon retour, je le trouvai projetant tout ce qui devoit assurer la liberté d'assemblée pour les Electeurs de Surêne. Nous n'y souffrirons pas un seul Noble, disoit-il ; pas un seul, fût-ce même un Duc. Ne savons-nous pas bien ce que nous avons à faire ? Si quelque Noble, Officier ou Conseiller au Parlement veut nous présider, nous l'enverrons présider dans nos vignes. « Voyons, leur dirai-je ; bêchez, » piochez, labourez, retournez ce jardin ; » allons, rendez-vous utile, & puis vous » ferez président, vous nous représente- » rez ; vous ferez l'ami des Surênois ». S'il m'objecte qu'il est plus que moi, qu'il a plus de lumieres, qu'il défendra vigoureusement mes intérêts, vous concevez ce qu'on peut, ce qu'on doit lui répondre. Je n'irai pas donner mes brebis à garder au loup qui les a mangées. Mais c'est simple cela ! L'homme d'Eglise & le Procureur lui dirent qu'il avoit raison ; qu'après M. Benoît, il n'y avoit qu'un Abbé, & qu'un Procureur qui fussent dignes de parler intégrement pour Surêne ; parce

qu'au moins l'un avoit étudié le commentaire sur la Bible , & l'autre le praticien Français. — « Vous ! — vous ! leur répon- » dit M. Benoît. Il n'y a rien que vous » n'ayez embrouillé jusqu'à présent. J'ai » me encore mieux mon Pseautier que tous » vos livres. Depuis le tems que vous nous » prêchez , avez-vous eu l'esprit de nous » rendre meilleurs » ? L'Abbé lui observa que c'étoit la faute d'Adam , — & que le péché originel ; — & non , c'est que vous prêchez mal ; & c'est un grand péché. Est-ce qu'Adam se mêle de vos sermons ? Ma foi , le pauvre homme n'y a gueres songé. Vous verrez que c'est lui qui est cause que depuis vingt ans mon procès n'est pas fini. Mais , reprit le Procureur , c'est qu'il y a des procès d'une nature : — c'est , reprit l'autre , qu'il y a des Procureurs d'une nature si perverse. . . . Tenez , plutôt que de vous donner ma voix , à l'un ou à l'autre ; malgré mon aversion pour l'Eglise & pour les Nobles , j'irois plutôt chercher le Curé de Saint-André des Arcs , & M. d'Estaing. — Je ne leur trouve qu'un

seul défaut , à l'un sa soutane , à l'autre son grand ruban. Mais il faut pardonner quelque chose à son prochain.

Eh bien , lui dis-je , sachons pardonner à M. d'Estaing d'avoir été aussi brave sur mer que sur terre ; & nous serons plus indulgens que plusieurs personnages qui l'ayant vu de plus près n'ont pu lui pardonner de n'avoir pu l'égal.

Comme nous discourions de la sorte, vint à passer un laquais sur un cheval de poste qu'il pressoit de l'éperon & du fouet si bien que c'étoit pitié. Nous fumes touchés de voir la pauvre bête haletante , épuisée , se soutenant à peine sous son impitoyable cavalier. M. Trompette , adossé à la muraille du jardin , entendit ce laquais inhumain qui , pour aiguillonner de la voix , comme de l'éperon , sa chétive monture , lui disoit , allons donc , M. du Tiers , n'êtes-vous pas las de broncher ? A ces mots , M. Trompette indigné franchit le mur. Abominable coquin ! lui cria-t-il , tu as l'effronterie de comparer ta rosse au peuple ? — Je t'apprendrai ; — saisissant la

bride du cheval , & prenant l'homme par sa botte , il le renverse de l'autre côté. Pendant qu'il se relève , l'animal , content de sa liberté , oublie son maître & ses injures , broutant l'herbe qui l'invite , sans gloire , comme sans rancune. — « D'où vient » que vous m'avez jetté à bas de mon cheval » ? (reproche assez doux pour un affront aussi marqué ; mais à notre apparition subite , il avoit , en voyageur prudent , dissimulé sa vengeance prête à éclater). Et pourquoi , malotru , repliqua M. Trompette , donner à ton cheval un nom que je veux qu'on respecte ? M. du Tiers ! infâme coquin ! qui es-tu ? à qui appartiens-tu , pour parler ainsi ? es-tu le fils d'un Contrôleur-général , ou d'un Intendant ? — Ma foi , reprit l'autre , vous prenez les choses d'un fort mauvais côté. Mais c'est tout comme. — Comment , drôle , c'est tout comme ? — Sans doute ; jusqu'à présent n'a-t-on pas traité le peuple , comme je traitois mon cheval ? Quand il bronchoit sous le poids des Impôts , ne l'a-t-on pas livré à l'éperon & au fouet des gens

de finance ? Et n'est-ce pas de là qu'est né le proverbe : Quand la mule est bien chargée , & mieux elle va ? Avois - je tort de lui dire : allons M. du Tiers , puisque , si par respect , le peuple n'est ni mule , ni cheval , on l'a toujours traité de la même manière ? Vous ne deviez donc pas me pouffer par la botte ! & tout en disant cela , il va pour se refaisir de sa monture. Mais celle-ci ne voulant pas reprendre si vite son fardeau , lui détacha ruade sur ruade , qu'heureusement il sut éviter. Bravo ! s'écria M. Trompette : M. du Tiers , ne vous laissez pas remonter. Après s'être épuisé en vaines tentatives , il revint à nous se plaindre de l'inconséquence de cette vilaine bête , & du tort que cela lui feroit. Il nous dit que son maître l'avoit dépêché tout exprès pour aller annoncer son arrivée à un très-grand Seigneur d'un château voisin , & que ce retard feroit très - nuisible aux intérêts de M. le Comte , vu que s'il ne trouvoit pas ce Seigneur chez lui , il perdrait l'occasion de lui offrir son purgatoire & ses

grands hommes. — Prendre la poste pour offrir un purgatoire , dit M. Trompette ! Ma foi , Monsieur le messager boiteux , en voilà bien d'une autre. Quel homme est-ce donc que votre maître, avec son purgatoire ?

Cette conversation fut interrompue par des tra, tra, tra, qui annonçoient au moins l'arrivée d'un Prince. Point du tout, c'étoit Riv — en charette , qui cherchoit son paradis près d'une grosse & jolie laitière qui avoit bien de la peine à conduire son cheval , & à défendre tout-à-la-fois des empressements de M. le Comte une gorge aussi blanche que son lait. Occupé de cet heureux larcin , il n'apperçut ni le cheval , ni son laquais , ni moi qui le saluai très-respectueusement. Le cheval emporta rapidement la charette , M. le Comte , ses amours , son purgatoire & ses grands-hommes. Son domestique avoit profité de l'instant où M. du Tiers brutoit une belle poussée de jeunes herbes , pour refaîsir son autorité. Alors piquant des deux , il dit à M. Trompette , en le saluant d'un coup de fouet ; intéressez-vous bien à M. du Tiers , car tôt ou tard , il paiera pour

ses ruades & pour vos bravo. Il disparut en un clin d'œil, & nous revîmes à notre table, M. Trompette, en jurant, M. Benoît, en disant qu'il falloit prendre des précautions si bonnes en faveur du Tiers, qu'au moins il fût en parfaite sûreté. C'est tout comme à Florence, où j'ai été, & dont j'ai lu l'histoire, nous dit un grand homme que la curiosité avoit attiré auprès de nous; le peuple à chaque semaine détachoit des ruades vigoureuses contre le Sénat, & malgré les bravo, la semaine suivante, on le ramenoit au frein. Nous l'écoutions, quand à ce pronostic, il en ajouta un autre. C'est tout comme à Rome, où j'ai été, & dont j'ai lu l'histoire; les ruades des Plébéiens les ont toujours mal défendus contre les verges des Licteurs, l'éperon des Chevaliers, & le fouet de leurs Empereurs. Je faisois quelque application sinistre des deux histoires qu'il avoit lues, & des deux villes où il avoit été, quand cet homme étrange avec sa perruque ajouta: C'est aussi tout comme à Naples que j'ai vu & dont j'ai lu l'histoire;

les ruades du Pêcheur & de tous ses concitoyens, n'ont pu les soustraire à toute espèce de domination. Yvre d'abord, le peuple est furieux, il s'endort, & le Despote reprend sa hache. Et c'est tout comme en Grèce, où je n'ai pas été, mais dont j'ai bien lu l'histoire. Si vous n'y faites attention, en France, ce sera aussi tout comme; suffit que la liberté n'a que deux yeux, le Despotisme en a cent, & ne dort jamais.

Nous parcourions l'histoire de ses tout comme, quand nous vîmes arriver la Maréchauffée avec le Garde-Chasse; M. Trompette pâlit, ainsi que M. Deury. Les femmes étoient prêtes à s'évanouir; notre grand homme émerveillé, crut que c'étoit l'effet de ses tout comme. Pour réparer le mal dont il se croyoit l'auteur, il nous dit donc que nous n'avions rien à redouter, parce qu'il surveilleroit la tyrannie. J'ai déjà pris, ajouta-t-il, la ville de Paris, sous ma protection, je l'ai réveillée par des avis, & s'il le faut, je défendrai tout le Royaume. Car ceci n'est pas tout comme la défense des Jésuites, dont j'ai fait l'apologie; nous

avons tout le monde contre nous. Ici du moins les forces sont partagées ; ce n'est pas tout comme. A ces derniers traits , je crus reconnoître l'Ex-Jésuite Cerr, — l'antagoniste de M. de Cal. — & je ne pus m'empêcher de rire de me voir abouché avec un homme qu'on disoit mort en Bretagne , moi-même j'en avois publié le récit. Cette histoire , me dis-je , est bien le tout comme des autres. Car si le Jésuite n'est pas mort , j'aurai publié une fausse anecdote. Je pensois qu'en Bretagne , ce n'étoit pas tout comme ailleurs : qu'il ne pouvoit sortir de ce pays-là , que des vérités & des actes de justice. Quoi qu'il en fût , je pris le parti de ne pas me faire connoître à mon Jésuite , & de garder l'anonyme , en lui disant ; Monsieur , ceci n'est pas tout comme l'apologie des Jésuites , ni tout comme les ruades du Tiers à Rome , à Naples & partout ailleurs. Mais c'est tout comme un Braconnier , qui surpris par un Garde-Chasse , lui casse la crosse de son fusil sur le dos , ou contre l'estomac , & qui se voit entouré de la Maré-

chauffée, avec le défunt qu'il n'a pas tout-à-fait assommé.

Oh diable , dit le Jésuite. C'est tout comme pris en flagrant délit ; c'est tout comme chez nos Peres. — Mais il falloit assommer le défunt. Bref , puisque j'ai été le défenseur de Paris , je serai bien le vôtre. Je connois tous les grands Seigneurs. Laissez-vous toujours prendre , c'est tout comme si vous ne l'étiez pas.

Cependant, il se faisoit un bruit affreux , quand Javotte vint nous dire toute effrayée qu'il y avoit là des Soldats avec un Garde-Chasse qu'elle avoit bien reconnu , & que le Musicien qui étoit Suisse , celui qui n'avoit pas voulu rendre la poire , aussitôt qu'il avoit su qu'il s'agissoit d'un lièvre , & qu'on vouloit nous arrêter tous , avoit cassé son archet , pris un sabre en jurant , « je veux , a-t-il dit , qu'on garde un lièvre » qu'on a tué , tout comme j'ai gardé la » poire de M. Publius ». A ce mot , le Jésuite étonné , demande qu'est-ce que c'est que ce Publius ? où est donc ce M. Publius ? Javotte encore effrayée continua

son récit ; alors , dit-elle , si vous eussiez vous notre soldat Musicien , il se jette au milieu de la foule. Les hommes , les femmes , toute la danse le suit : on presse la Maréchauffée qui se défend mal , on donne des gourmades au pauvre Garde qui se meurt , on jette de l'eau , du vin , des bouteilles. Les tables sont renversées. C'est une confusion ! une horreur dont tout mon cœur frémit encore ! enfin , je crois que sans une jeune Rosière qui a paru comme l'ange gardien de tous , & qui suspend encore les coups , la cour seroit un vrai champ de bataille. De ma vie je n'ai eu si grand'peur , non jamais. Venez tous , & tâchons de seconder , ou le soldat Suisse , ou la Rosière. Nous courons aussi-tôt avec Javotte nous jetter dans la mêlée, quand malheureusement pour moi Mad. Trompette en se retournant s'écrie douloureusement , ah ! M. Publius ! qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Cela dit , elle suit son mari , le Compere , Monsieur & Madame Deury. Je les suivais aussi , lorsque le Jésuite m'arrête par une main , & m'apostrophe par le

jurement de sa société : puis me mesurant de tout l'excédent de sa taille , le géant Jésuitique se jette sur moi , se disposant à me prouver qu'il n'étoit pas mort. Comme je me débattrois sous mon terrible adversaire , je fus délivré du plus grand danger que j'aie couru de ma vie , par un de ces incidens qui tiennent du prodige. Javotte qui ne m'avoit pas vu suivre étoit revenue sur ses pas , avoit frémi de mon danger , & retournant où étoient les jeunes filles , elle leur avoit dit qu'un grand homme me tenoit sous lui & m'assassinoit.

A peine ce jeune essaim de beautés timides avoit su que j'étois en péril , qu'elles vinrent comme des lionnes , armées de pierres , de bâtons , de tout ce que la fureur avoit pu leur procurer. Elles se jettent sur mon adversaire qui se relève pour résister à la tempête. Vilain Jésuite ! m'écriai-je aussitôt que je fus relevé. A ce mot , vous eussiez vu toutes ces jeunes filles fondre sur lui , & moi de lui dire en riant de toutes mes forces , n'est-ce pas tout comme une nuée de colombes & de fauvettes qui

tombent sur un oiseau de proie ? Le *tout* comme l'embarrassa presque autant que les assauts multipliés qu'il avoit à soutenir. L'une le pinçoit aux jambes , l'autre le tiroit par l'habit , une troisième lui jettoit du sable dans les yeux ; si bien que pour n'être pas aveuglé , il étoit obligé de se couvrir le visage de ses deux mains : ce qui le mettoit entièrement hors de défense. Pendant que les unes le harceloient , les autres me témoignoiient le plus vif intérêt.

« Ce vilain Jésuite vous a-t-il fait bien
 » du mal , M. Publius ? — Non , ma chere
 » Javotte. — Est-ce qu'il vous a frappé ,
 » M. Publius ? — Ce n'est rien , ma belle
 » petite. — Il ne vous a pas blessé , M.
 » Publius ? — Non , dieu merci , & gra-
 » ces à vous. — C'est que vous nous avez
 » donné des poires , M. Publius — aussi
 » promets-je bien d'en donner toujours
 » aux petites demoiselles qui seront aussi
 » aimables que vous » !

Ce qui me touchoit infiniment dans ces jeunes filles , c'est ce mélange de courage

& de sensibilité. — Après chaque poignée de sable, elles venoient successivement me témoigner la plus tendre pitié, & s'en retournoient à leur poste, en criant, hum le vilain Jésuite! Harrassé comme il l'étoit de toutes parts, il n'eut qu'un parti à prendre, celui de s'élancer par-dessus la muraille, & de se sauver aux grandes huées des jeunes filles pour qui sa fuite fut un sujet de divertissement. Car les petits garçons étant survenus dire que la Maréchauf-sée étoit partie, elles se mirent à danser à l'entour de moi, ce qui me fit dire, que la reconnoissance des jeunes filles étoit un trésor, qu'un homme avisé devoit s'as-furer pour l'avenir.

La Rosière arriva avec tout le monde. On me raconta que par sa prudence, ses prieres, ses graces & même ses larmes, elle avoit ramené le calme dans les esprits; elle loua beaucoup le Musicien qui me dit, « vous voyez que pour avoir retenu » votre poire, je n'en suis pas moins, dans » l'occasion un très-brave homme ». Je

le priai de recevoir un témoignage de ma reconnoissance , il s'y refusa. Au moins , dis-je , à la Rosière , puis-je déposer entre vos mains dequoi racheter un archet à notre défenseur ; & certes , il ne refusera pas de se charger lui-même d'acheter pour dimanche prochain les plus belles poires pour celles qui m'ont si bien défendu ; & pour vous , belle Rosière , un beau ruban. Quant aux petits garçons , voilà pour un broc de vin.

Alors je déposai mes présens. La Rosière , la tête un peu baissée , me fit une révérence , d'un air si naturel , avec une timidité si enchanteresse , que je n'oublierai de ma vie les charmes touchans de cette jeune & belle Rosière. Toutes les autres petites filles vinrent aussi me présenter leur révérence ; & les petits garçons , dans l'impétuosité de leur joie , m'entourèrent , se chargerent de moi , comme d'un grand arbre & me porterent jusqu'au bateau , accompagnés des jeunes pastourelles qui dansoient , me bénissoient , me parfumoient

des violettes qu'elles détachotent de leurs corsets. J'étois si enivré d'honneur & de plaisir , que je m'écriai ! c'est juste tout comme Mirab. — A Marseille. — Mais quelle différence ! Y a-t-il rien qu'on puisse comparer à mes jeunes Surênoises ? aussi , promets-je bien de ne jamais les oublier !

F I N.



